Document generated on 06/06/2025 7:55 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le vieux revolver

Valérie Lizotte

Number 83, Fall 1999

Violences

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13511ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lizotte, V. (1999). Le vieux revolver. *Moebius*, (83), 69–73.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Valérie Lizotte

Le vieux revolver

Assis à une table en bois, l'homme écoute les bruits qui viennent de l'autre côté de la porte. Ils l'ont laissé en paix pour le moment, mais il sait qu'ils vont revenir, que tout va recommencer. Il va être obligé de se souvenir, alors qu'il ne veut pas. Pas maintenant que tout est terminé. Depuis combien de temps est-il ici? Il ne sait plus.

Lorsque l'homme est entré, il y avait comme une odeur de pommes pourries. Le hangar était vieux, il tombait presque en ruine. Il n'était pas revenu depuis la mort de son père. Quinze ans de cela. Personne ne semblait y avoir mis les pieds depuis. Même pas un rôdeur. Il faut dire qu'il n'y avait pas grand-chose à voler ici. Juste de vieux meubles de parterre en train de rouiller et des jouets aux couleurs passées.

L'homme a écarté les toiles d'araignée en grimaçant et s'est dirigé directement vers la cache. Malgré la poussière, il n'a eu aucune difficulté à trouver le petit creux dans le plancher. Il le connaissait depuis toujours. La planche a grincé lorsqu'il l'a sortie de son emplacement. La vieille boîte de métal reposait toujours là, au fond du trou. La rouille avait commencé à en manger les bords, mais ce qui importait à l'homme, c'était son contenu.

Le couvercle a résisté un peu lorsqu'il a voulu l'ouvrir, puis a cédé d'un coup. Ce qu'il cherchait était là, reposant dans un linge gras.

La tête posée sur la table, il avait presque réussi a s'endormir lorsque la porte s'est ouverte soudainement. Il n'y en avait qu'un, mais c'était le plus persévérant, le plus décidé à obtenir la vérité. Et l'homme ne voulait pas la dire. Pour rien au monde. Mais il avait peur. Peur qu'on réussisse à tout lui faire raconter.

De retour chez lui, il a sorti le revolver de la boîte. L'arme ne semblait pas avoir souffert des années. Il a ouvert le barillet et l'a chargée, puis l'a reposée. L'homme s'est appuyé contre le dossier de son fauteuil et il est resté là, les yeux fixés sur l'arme. Le vieux revolver attendait sur le bureau, brillant sous la lumière de la lampe. L'homme a posé le bout des doigts sur la crosse, l'a caressée. Il a pris l'arme et a visé sans y penser.

Il a songé au passé. À son père et à son grand-père. Il les sentait tout près de lui, comme s'ils étaient venus lui apporter leur soutien au-delà de la tombe. Il a baissé les yeux sur le revolver qu'eux aussi avaient manipulé. L'homme tenait la mort entre ses mains. Qu'allait-il en faire? Ce n'était pas un jeu. Le métal froid qui se réchauffait lentement sous ses doigts le lui rappelait. Il fallait qu'il prenne une décision. Il ne pouvait y échapper. Il est resté là, immobile, le revolver devant lui pendant des heures. Lorsqu'il l'a enfin rangé dans le tiroir de gauche, celui qui se verrouillait, sa résolution était prise. Il est allé dormir, l'esprit en paix.

Il a regardé le policier déposer un verre de café devant lui. Il a levé les yeux, surpris. Une autre tactique, sans doute. Il a bu le café, car il savait qu'il en aurait besoin pour passer à travers les prochaines heures. Le policier s'est assis sur le bord de la table et a planté son regard dans celui de l'homme. «On se croirait dans un film», a-t-il pensé en retenant un sourire.

Lorsque l'homme a ouvert les yeux le lendemain matin, il savait ce qu'il avait à faire. Il a pris une longue douche, s'est rasé soigneusement, puis il s'est vêtu chaudement, la saison était froide. Il a mangé un croissant avec de la confiture et un café au lait. Son petit-déjeuner des grands jours. Ensuite, il est allé prendre le revolver dans le tiroir où il l'avait rangé la veille et l'a glissé dans la poche de sa vieille veste de cuir.

Dans la voiture, il a mis Riders on the Storm *des Doors. Pour lui, ça sonnait comme un hymne à la mort. Ses mains sur le volant battaient le rythme et il chantonnait tout bas. Comme s'il partait pour une balade à la campagne. En ce dimanche matin, la circulation était fluide et il est arrivé sans encombre devant la maison qu'il*

s'était choisie. Il avait dû réfléchir longtemps avant d'arrêter ce choix. La veille, il avait repensé à une soirée qui avait eu lieu quelques jours auparavant. Il avait revu le regard moqueur que lui avait lancé celle qu'il avait cru aimer il y a quelques semaines encore. Il s'était souvenu de l'épaule musclée sur laquelle elle avait posé sa tête rousse. C'était peu, mais ça suffirait.

Il a ouvert la porte avec la clef qu'il avait oublié de lui rendre. Il s'est dirigé vers la chambre. Il ne voulait pas perdre de temps. Ils étaient là. Tous les deux nus sous les draps. L'homme a armé le revolver et a hésité. Qui allait-il tuer en premier? Peu importait. Il a tiré un coup. Un seul. Directement dans la tête de l'homme. Elle a ouvert brusquement les yeux et l'a vu debout au pied du lit, le revolver encore braqué sur son amant. Sans ciller, il a tourné le canon vers elle et a appuyé de nouveau sur le chien. Il n'a pas attendu qu'elle ait vu le sang s'écouler de la blessure de l'homme étendu près d'elle et qu'elle ait tourné son regard vers lui. Il a pressé la détente.

«Je crois qu'on devrait avoir une petite discussion», a dit le policier. L'homme a retenu un soupir. Ça y était, ça recommençait. Combien de temps encore allait-il tenir le coup? Ces questions incessantes. Toujours les mêmes, sous d'autres formes, sous d'autres mots.

Voilà, ils étaient morts. Le revolver encore chaud entre les mains, il les contemplait. Le sang coulait de leur blessure et se figeait lentement. Il a fermé les yeux de la femme. Il ne pouvait supporter ce regard fixe. Il avait fait ce qu'il devait faire, mais ces yeux sans vie, c'en était trop. Il a sorti un mouchoir de sa poche et il a essuyé les poignées de porte. Il lui semblait que s'il ne faisait pas ce geste, sa tâche ne serait pas terminée. Puis, sans ranger l'arme, il est sorti de la maison et a grimpé dans sa voiture. D'un geste négligent, il a jeté le revolver sur le siège du passager et a pris la direction du chalet et du hangar. Une heure de route avec la mort près de lui.

Le hangar semblait immuable sur fond de ciel bleu. Rien n'avait changé. Si ce n'avait été du poids de l'arme dans sa main, l'homme se serait cru revenu en arrière. À la matinée de la veille, lorsqu'il avait sorti le vieux revolver de son grand-père de son linceul où il l'avait enterré

quinze ans plus tôt. Pour toujours, avait-il espéré à cette époque, mais il n'y avait pas vraiment cru. Une arme comme celle-ci finit toujours par resurgir d'une manière ou d'une autre. C'était ce que lui avait dit son père avant de mourir. Il avait tellement foi en les dernières paroles de son père qu'au lieu de jeter le vieux revolver au fond d'un lac ou de l'enfouir quelque part en forêt, il l'avait mis là où il saurait le trouver le jour venu. Et lorsque ce fameux jour était enfin arrivé, il l'avait su immédiatement. Au fond, il avait fallu peu de chose pour tout déclencher, encore une fois. Son père pas plus que son grand-père n'avait pu éviter l'inévitable. Mais cette fois, il allait en finir une fois pour toutes.

Le policier attendait toujours. L'homme se taisait. L'enquêteur a allumé une cigarette et, tout en soufflant la fumée au plafond, a énoncé calmement les faits: «Allez mon vieux, on sait déjà que c'est toi qui les as tués. On a des preuves, des temoins qui t'ont vu sortir de la maison. On a même l'arme. Tu perds rien à parler. Tu vas peut-être même y gagner quelque chose, des circonstances atténuantes.» L'homme a regardé le policier comme s'il évaluait la proposition, mais il n'a rien dit.

Il ne leur a pas fallu longtemps pour le retrouver. Il était chez lui depuis à peine une heure lorsqu'ils sont arrivés. Quatre policiers armés jusqu'aux dents. Il leur a ouvert, en robe de chambre et pantoufles. Il ne leur a pas laissé le temps d'annoncer les raisons de leur présence, il a dit: «Laissez-moi m'habiller et je viens avec vous.» Il a vu leurs regards effarés avec une certaine satisfaction. Dans la chambre, il a pris tout son temps pour se vêtir. Un pantalon de flanelle et un chandail de laine. Sa tenue favorite. Il a pris sa vieille veste de cuir dans le placard de l'entrée — celle-là même qu'il avait portée ce matin —, il a ajusté son foulard et mis ses gants, puis s'est tourné vers les policiers qui attendaient. «Voilà, je suis prêt.» Il a quitté sa maison sans se retourner. Il a bien vu les voisins qui épiaient par les fenêtres, mais il n'en avait rien à faire.

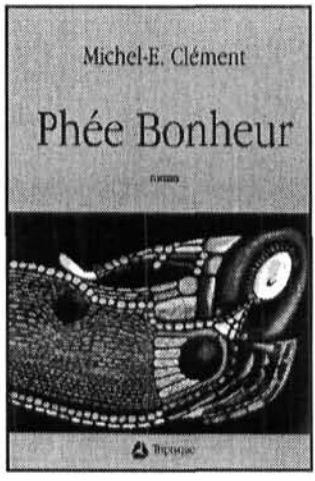
Maintenant, il était là, dans ce commissariat, depuis des heures. Et ce policier qui demandait la raison, le mobile de ses meurtres.

Le policier a poussé un long soupir. Il n'en avait pas encore fini ni avec cet accusé ni avec cette journée. Il s'est relevé pour sortir. Peut-être que quelques heures de plus dans cette pièce le décideraient à parler... Il avait déjà la main sur la porte lorsqu'une voix s'est élevée derrière lui.

— Vous croyez aux malédictions, monsieur l'agent?

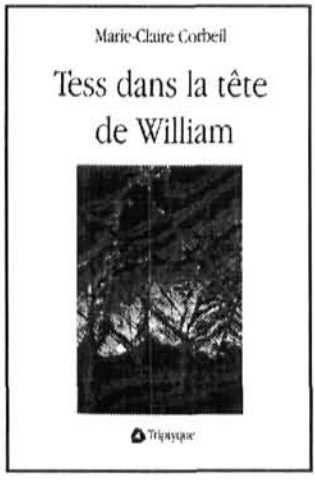
Guy Perreault
Personne n'existe
suivi de **La mort des mouches**
poésie, 92 p., 15 $

Une voix résolument triste, amère, mais surtout mélancolique, constate la mort, l'absence. Ce n'est pas de sa propre mort dont il s'agit cependant, mais plutôt de la décadence de l'univers exhibant tel un trésor les stigmates de sa disparition. Face à cette débâcle, le poète n'a d'autre choix que de se soucier de la vie et créer une mémoire pour toutes ces heures sans cesse perdues. Quitte à emprunter les chemins de l'ironie et de la dérision. À celui déçu par l'existence, peut-être sera-t-il donné de connaître un nouvel état d'enchantement.



Michel-E. Clément
Phée Bonheur
roman, 281 p., 22 $

Tout un essain de personnages bourdonnent autour d'une héroïne charismatique à souhait. Elle s'appelle Phée. En pleine Deuxième Guerre, après son mariage avec un veuf, elle troque sa vocation d'institutrice contre celle de boulangère, passant ainsi d'instruire quelques-un à nourrir tout le monde, multipliant les gestes de générosité. Enseigner lui avait communiqué la grâce d'allumer les intelligences. La boulangerie lui apprendra à pétrir les âmes.
Premier volume d'une série à venir, *Phée Bonheur* nous ouvre tout un univers.



Marie-Claire Corbeil
Tess dans la tête de William
récit, 93 p., 16 $

L'intérêt de *Tess dans la tête de William* est double : le héros cherche à apaiser une tension amoureuse, ce qui l'oblige à un intense retour sur soi qui correspond également à un parcours géographique solitaire et éprouvant dans les paysages boréaux du Nouveau-Québec.
Il a marché jusqu'à la côte, pas très loin, jusqu'aux falaises incrustées de fossiles, jusqu'à la plage où la calcite blanche trace dans le mudstone des signes cabalistiques. Anciens récifs d'archéocyathes, prés sous-marins de crinoïdes, tous ces petits morts pétrifiés dans le roc de L'Anse-Amour.